

## La trajectoire d'Isaac Meylan

Il n'aurait pu imaginer une seule seconde, en ces temps-là, alors qu'il n'était qu'un enfant introverti et peu dégnoulé et qu'il tentait d'imiter les autres sur des skis de fortune, ceux que lui avaient refilés ses prédécesseurs, rendus, limés, usés jusqu'à la dernière fibre, que soixante-cinq ans plus tard, il ramerait encore sur toutes les pistes de la région. Il n'était alors pas à l'aise. Et ses skis, plutôt que de les enfiler, avec les montures d'époque que l'on devine, il en aurait plus volontiers fait du petit bois pour les passer au feu. Ils ne lui auraient pas manqué, pas le moins du monde. Car lui, ce qu'il préférait, et de loin, c'était la luge, avec laquelle il pouvait faire de simples descentes en bas la ruelle qu'il trouvait immédiatement derrière chez lui. Alors là, enfin, il pouvait être à l'aise avec un matériel rigoureusement pareil à celui des autres. Tandis que le ski, la galère. A tel point que quand plus tard sa mère l'obligerait à faire des concours, qu'avait-elle besoin de se mêler de cela, elle qui n'avait jamais mis des skis aux pieds, il ne serait jamais que dernier, à la limite avant-dernier. Car voilà, avec un tel matériel aux pieds, les virages, lui, il ne pouvait pas les faire. Pas un. Si bien que dans une compétition où il avait précisément quelques virages, afin de ne pas aller directement au lac, ou sur la ligne de chemin de fer, à chacun de ceux-ci il tombait. Et vlan. Il redressait la barre pour viser la prochaine porte qu'il ne pourrait prendre d'aucune façon, et vlan, à nouveau à terre, ou plutôt dans la neige. Il se relevait encore, et vlan. Et ainsi de suite, jusqu'à la douloureuse dernière porte au-delà de laquelle il connaîtrait une nouvelle fois l'humiliation sinistre de la certitude de la dernière place.

Aujourd'hui, quand tous ces autres, sur l'écran, il les regardait gagner, quand il lisait leur curriculum vitae, qu'ils avaient commencé le ski au même âge que lui, mais dans de toutes autres conditions et avec un tout autre matériel, cela sous l'œil attentif et attendri d'un père ou d'une mère « qui leur veut du bien », et ne cherche en fait qu'à ce que leur rejeton fasse aussi bien qu'eux dans le temps, et même beaucoup mieux, pour ainsi aller jusqu'aux plus hauts sommets de la gloire, cela le laissait un peu dubitatif. Ils avaient de tels souvenirs heureux, voire déjà victorieux, tandis que lui, en d'autres temps, il avait les siens, qui n'avaient rien à voir, puisque jamais, Ô grand jamais il n'avait gagné.

Que si, il fallait quand même le noter. Dans une épreuve de fond il avait connu la gloire. Mais alors il avait grandi de dix ans. Ils étaient trois dans sa catégorie, dont son frère qui avait loupé son fartage, pour traîner des sabots à ne pas le croire pendant une partie du parcours. Un de moins ! Tandis que le troisième de l'équipe, un crack en l'occurrence, il avait tout simplement cassé ses skis. Ce qui lui avait permis de cette manière, sans se presser, de son petit pas tranquille, il n'en avait jamais connu d'autre, d'arriver avec le meilleur temps à l'arrivée et de gagner. Ce fut non seulement sa seule victoire, mais aussi son seul challenge ! Qu'il lui faudrait vraiment mettre en vitrine en souvenir de ce si bon vieux temps !

La compétition ! Il y pensait souvent, Isaac Meylan. Il soupesait les efforts inouïs qu'un skieur doit produire afin d'arriver aux premières loges, et en fin de compte pour y découvrir quelles satisfactions ? La victoire, toujours, il n'y croyait pas. Il voyait plus volontiers l'homme ou la femme dans l'échec. Que malgré tout il faut surmonter. Aller au-delà de l'échec, de tous les échecs d'une vie. Et y trouver pourtant non seulement des satisfactions, mais un équilibre. Et puis enfin le sourire. En même temps qu'être devenu apte à jouir de ce que l'on peut faire, si modeste cela soit-il, de ce que l'on peut goûter dans telle ou telle activité sportive, ou même ne serait-ce que dans une simple promenade. On a sa vie, et on n'est d'aucune manière dans la nécessité de la comparer à celle des autres. On n'a à jalouser personne. On doit découvrir sa voie, et cela étant, de la suivre pour des bonheurs simples mais incalculables en terme de satisfaction.

C'est à cela qu'il pensait quand il ramait tout en remontant les longs faux-plats. Il lui semblait même parfois qu'il n'y avait que cela, des faux-plats, où tu dois piocher comme un désespéré pour en arriver à bout. Il visait le but, l'arrivée, là où tantôt il était parti. Enfin, là-bas je serai heureux, libéré, qu'il se disait. Et je pourrai me retourner sur l'effort accompli, sur la piste pratiquée. Et découvrir tout aussitôt que même dans la peine, il y a une satisfaction intense. C'est ainsi. La facilité en somme ne conduit à rien. Il faut souffrir. Tout en jouissant de sa souffrance ! Et surtout, il faut être là, dans ces paysages, sur ces chemins, parmi ces forêts et pâturages, ces combes, cet environnement dont la beauté, surtout l'hiver, alors que tout dort sous une épaisse couche de neige, le surprendrait toujours

Le ski. Il aurait pu en parler longtemps. Cela ne servait à rien. Mieux valait en faire, découvrir si faire se peut d'autres paysages. Mais non, il savait que ce serait toujours les mêmes, ceux qu'il aimait. Ceux en lesquels il était bien. Il voyait donc ces dépressions, ces immenses étendues, ces sites admirables. Il les aimait trop. Ça sert à quoi d'aimer ? Question ridicule. Les lignes parlaient à son esprit, à son cœur, à ses yeux. Il ne pouvait pas s'en repaître. Il s'arrêtait parfois, pour fixer tel ou tel coin. Car à chaque fois il voulait garder un souvenir, et même si celui-ci serait pareil à ces autres égrenés tout au long d'une vie. Il n'en avait jamais assez. Un cliché représente un moment. Le fixe à jamais. Lui fait échapper à cette destruction totale que sans cela il connaîtrait. Fixer le temps. Sa hantise. Son obsession. Pour tenter d'échapper à ce qui vous tire vers le bout. Tout gentiment. Sans qu'il ne soit nécessaire de se presser. Jour après jour...

Et voilà, il le savait maintenant, ces trois promenades seraient les dernières de l'hiver. Non pas que là-haut la piste serait impraticable demain déjà. Mais il l'avait senti plusieurs fois, sous l'action d'un soleil déjà chaud, de journées de plus en plus longues, la neige se fusait. Elle allait s'effondrer sur elle-même. Les taches sur le chemin seraient de plus en plus nombreuses. Si bien qu'il faudrait vraiment se dire que la saison est finie, et juste pleurer qu'elle ait été trop courte, mais que cela en somme n'est que de moindre importance, puisque dans huit

mois, tout au plus, on pourrait tout recommencer ! Il y a ainsi deux hivers, et pas grand-chose entre les deux !



Plus beau que tous les souvenirs...





Des impressions que l'on ne saurait décrire...



Là-haut, que peut-on rêver de plus beau ?







Là-bas, n'est-ce pas plus magnifique encore ?

